

Jean-Baptiste JEANGÈNE VILMER – ÉTHIQUE ANIMALE. Préface de Peter SINGER ; PUF, Coll. « Éthique et philosophie morale », Paris, 2008. (304 pages, 26 €)

Le fait que « Préface de Peter SINGER » figure en sous-titre peut rebuter certains acheteurs potentiels de l'ouvrage, qui connaissent les écrits de ce chef de file de la « libération animale » (comprendre : libérer l'animal de l'homme) mais, sans nul doute, en encourager d'autres. Lorsqu'ils auront surmonté leur réticence, du fait par exemple que le livre est publié dans une collection des plus sérieuses, dirigée par Monique CANTO-SPERBER, les premiers apprendront que Peter SINGER est en fait considéré comme un modéré dans les milieux de l'éthique animale et ils seront donc curieux d'en savoir plus sur cette discipline.

D'entrée, J.B. JEANGÈNE VILMER vilipende l' « exception française » qui, faite d'humanisme et d'anthropocentrisme strict, refuse de considérer « l'ampleur du mouvement et la gigantesque production anglophone sur le sujet » de l'éthique animale. Il se propose de « répondre à ce manque d'information en présentant le débat actuel dans toute sa diversité ». Manifestement, il y parvient et on doit lui savoir gré de nous épargner la lecture de cette gigantesque production, en langue anglaise de surcroît. L'ouvrage est divisé en deux parties. C'est la première, philosophique, qui est plus particulièrement centrée sur la thématique que nous venons d'évoquer, tandis que la seconde expose de manière systématique les situations dans lesquelles « les animaux sont victimes d'abus de toutes sortes » et qui fournissent à l'éthique animale sa matière.

La première partie, intitulée « Idées », comprend sept chapitres.

Dans *Éléments historiques* (Chap 1), l'auteur présente « l'origine et l'évolution de l'étude de la responsabilité morale des hommes à l'égard des animaux pris individuellement ». On remarque au passage que la thèse cartésienne de l'animal-machine est moins simple que ne le laisse supposer la caricature qui en est volontiers faite chez les « protectionnistes ». Dans un tout autre domaine, les lecteurs zootechniciens se sentiront mal à l'aise lorsque, au paragraphe « Le Nazisme et l'animal », ils découvriront que certains auteurs osent établir un lien entre l'abattoir et les camps d'extermination, entre l'exploitation animale et la solution finale. A la fin du chapitre, il est précisé que le débat contemporain est né dans le monde anglo-saxon dans les années 1970, spécialement à Oxford, grâce à RYDER et une dizaine de personnalités, dont faisait partie Peter SINGER : en moins d'une décennie, les bases du débat ont été posées.

Les concepts fondamentaux qui permettent de s'orienter dans le débat contemporain sont présentés au chapitre 2 (*Les notions primitives*) : l'antispécisme (c'est parce que des espèces sont déclarées « inférieures » à lui que l'Homme s'autorise à les exploiter), reconnaissance de l'existence d'une souffrance chez les animaux sensibles (bien au-delà de la douleur, ils pourraient ressentir plaisir, douleur, joie, peur, espoir, bref, avoir des expériences conscientes), désir de faire évoluer le statut juridique des animaux et leur reconnaître des droits, refus de considérer comme évident que les animaux les plus proches de nous méritent moins de considération que les humains graves handicapés mentaux ou comateux définitifs.

Les principales positions des uns et des autres sont : d'abord l'*utilitarisme* de SINGER, qui souhaite la maximisation du bien-être et la minimisation de la souffrance pour le plus grand nombre possible d'animaux mais ne serait pas opposé à l'idée d'élever un animal pour le tuer et le consommer. C'est parce qu'il ne croit pas que la maximisation du bien-être animal soit possible dans nos sociétés occidentales que SINGER est devenu végétarien. L'*abolitionnisme*, dans le monde anglo-saxon, est étroitement lié à la théorie des droits : la question n'est pas d'améliorer les conditions de l'utilisation des animaux mais de supprimer celle-ci, y compris –dans le cas toutefois extrême du *véganisme*– pour la

compagnie. L'*intuitionnisme* (ressentir spontanément que faire souffrir un être vivant sensible n'est pas moralement acceptable), l'éthique de la sollicitude et de la vertu etc... Présentation est faite de la situation française, qui se réduit apparemment selon l'auteur à la LFDA (Ligue Française des Droits de l'Animal), plutôt modérée, acceptant des compromis, respectant le végétarisme chez l'adulte mais ne cherchant pas à l'imposer à l'omnivore qu'est l'Homme, et les Cahiers antispécistes, qui prônent le végétalisme et l'abolition de l'utilisation des animaux pour la consommation.

Il existe des *Approches alternatives* (Chap 4), un certain nombre d'auteurs souhaitant aborder l'éthique animale à partir d'autres approches : la religion (la libération de l'animal est abordée au plan théologique dans les églises anglicane et protestante), les sciences (qui peuvent fournir de nouvelles pistes d'amélioration du bien-être animal), l'écocentrisme (qui considère que l'animal compte, globalement, en tant que membre de la communauté biotique), l'écoféminisme (qui établit un parallèle entre l'oppression des femmes et la destruction de la nature, la femme se reconnaissant volontiers dans l'animal-victime) etc...

Le chapitre 5 (*Les stratégies d'exclusion*) présente ce que l'auteur appelle « stratagèmes, alibis » et l'ensemble des actions mis en œuvre pour justifier l'exploitation animale et ses abus, tout en modérant la culpabilité des acteurs et des spectateurs. En bref, l'impression prévaut, à la lecture de ce chapitre, qu'il est impossible à l'utilisateur, même raisonnable, de s'expliquer : tous les arguments auxquels il pourrait éventuellement recourir sont d'avance jugés irrecevables.

Certains auteurs tiennent un discours qui justifierait le spécisme. *Les critiques spécistes* font l'objet du chapitre 6 dans lequel Janine CHANTEUR et, surtout, Luc FERRY sont vigoureusement attaqués. Ce dernier se situe dans la tradition de l'humanisme kantien, dont l'anthropocentrisme place l'Homme au centre et au sommet de l'univers, alors... Comme il a longuement expliqué dans son ouvrage « Le nouvel ordre écologique » que c'est la culture et non pas la biologie qui établit un fossé entre l'Homme et l'Animal – ce qui paraît évident- J.B. JEANJÈNE VILMER lui oppose que « L'existence d'une culture animale s'est imposée depuis les années 1960 et est aujourd'hui relativement consensuelle parmi les spécialistes ». Certes, mais y a-t-il une possibilité de comparaison, même si la différence est de degré et non pas de nature ?

Au chapitre 7 (*Le terrorisme animalier*), l'auteur attire l'attention sur le terrorisme animalier, sous-ensemble de l'écoterrorisme, né en Angleterre dans les années 1970, qui comporte plusieurs degrés de violence. Il met en garde contre le risque de faire un amalgame entre cette frange extrême et les mouvements de défense et de libération animale.

Au total, cette première partie est très riche d'informations. Elle apporte des éclairages précis sur le monde diversifié de la protection animale et permet au lecteur de clarifier ses idées. Une impression gagne néanmoins celui-ci après la lecture : aucune des écoles de pensée envisagées ne paraît adopter de position nuancée, exception faite de celles qui, qualifiées d'emblée de spécistes, ne semblent pas considérées par l'auteur comme réellement soucieuses d'éthique. En d'autres termes, le lecteur se demande si l'ouvrage ne traite pas plus d'une certaine éthique animale que de l'éthique animale tout court.

La seconde partie est intitulée « Problèmes ». En volume, elle est aussi importante que la première, ce qui n'apparaîtra pas dans notre analyse car nous allons tout juste l'évoquer. Son rôle, comme l'écrit l'auteur, est de « présenter de manière systématique les situations problématiques qui, aujourd'hui, donnent lieu au questionnement d'éthique animale. Il s'agit donc de donner du grain à moudre à la machine philosophique, de la matière à digérer qui, en l'occurrence, est faite de chair et de sang ». Le ton est donné. J.B. JEANJÈNE VILMER prévient même qu'il va présenter un tableau noir de la situation, partant du principe que ce ne

sont pas les situations heureuses qu'il faut prendre en compte mais les autres, lesquelles sont fréquentes et diversifiées ! En six chapitres, traitant successivement des animaux de consommation, de recherche, de divertissement, de compagnie, sauvages et de travail, l'auteur met en cause toutes les utilisations que l'homme fait de l'animal, culpabilisant le lecteur non encore acquis à la cause « animalitaire », ce qui est le but recherché.

Dans sa conclusion, l'auteur estime que le changement des mentalités à l'égard de l'animal est bien réel : le nombre d'organisations et d'associations de défense animale augmente de façon spectaculaire ; la nécessité de modifier le statut juridique des animaux est admise par de plus en plus de monde, ce qui préparerait une concrétisation dans le Code civil ; on assiste à un essor modeste mais constant du végétarisme ; la formation en éthique animale se développe, y compris à l'Université, et des efforts sont faits en matière d'éducation, d'instruction et de pédagogie. Il apparaît maintenant que « ce qui manque à la société est un débat public ouvert et constant, dégagé des tabous, des étiquettes et des préjugés ».

Tout le monde conviendra volontiers que ce débat est souhaitable. Encore faudra-t-il qu'il soit mené selon les règles du débat éthique, à commencer par la « bonne volonté » des protagonistes. Au début de l'ouvrage, J.B. JEANJÈNE VILMER regrette qu'en France « on ne prend pas la peine de répondre aux arguments de manière rigoureuse et rationnelle. On s'indigne, on se scandalise, on se drape de grandes phrases et de citations antiques ». Qui est exactement visé ? Lorsque la lecture de « Ethique animale » est terminée, on se demande si les tenants de celle-ci telle qu'elle est envisagée, souhaitent sincèrement ce débat : rien dans leurs propos ne paraît pouvoir être discuté, les positions alternatives nuancées sont d'emblée démolies et l'idée vient à l'esprit que, pour eux, il n'y a pas sans doute pas d'autre solution que la repentance... pourtant, il n'en est pas moins vrai que l'éthique, aujourd'hui, gagne très largement à être procédurale et, si la « discussion » au sens où l'entend HABERMAS n'a pas eu lieu, les propos qui sont tenus par les uns et les autres sont obligatoirement orientés.

Que le livre « Ethique animale » de Jean-Baptiste JEANJÈNE VILMER soit orienté n'est pas gênant dans la mesure où la position de l'auteur ressort très clairement à la lecture et que l'ouvrage est de grande qualité, très documenté (nous avons compté 380 références bibliographiques) et fort pédagogique.

Bernard DENIS